

Je n'insisterai pas davantage aujourd'hui sur la paralysie liée à la diathèse goutteuse. J'espère revenir bientôt sur ce sujet, et lui consacrer de plus grands développements.

Comme vous le savez, messieurs, la goutte passe très-aisément d'un organe à un autre, c'est même là un de ses caractères les mieux connus ; du reste, il n'y a rien de fixe, rien de constant ni dans le retour ni dans la durée des accès : au moment même où on les croit à jamais disparus, ils frappent avec une nouvelle sévérité. Cette irrégularité, cette mobilité si remarquables existaient à un haut degré chez les deux malades qui ont succombé à des lésions de la moelle. Or il se peut fort bien que les accidents qui sont survenus chez eux, à la fin de la maladie, se montrent beaucoup plus tôt chez d'autres individus, et ne soient pas précédés de l'affection des nerfs périphériques ; il n'y a pas de raison pour que la goutte n'attaque pas la moelle épinière et ses méninges, soit primitivement, soit par métastase. De nombreuses observations ont démontré que le rhumatisme, la maladie la plus voisine de la goutte, jouit de cette fâcheuse prérogative ; les plus remarquables de ces faits appartiennent aux docteurs Copland et Prichard ; vous en trouverez les détails à l'article CHORÉE du *Dictionnaire de Médecine pratique* de Copland, et vous pourrez vous convaincre que le rhumatisme produit souvent l'inflammation aiguë ou chronique des méninges spinales. Les opinions que je professe sur les affections goutteuses de la moelle ont donc pour elles l'analogie et la conformité des résultats auxquels sont arrivés d'autres observateurs à propos du rhumatisme.

TRENTE-DEUXIÈME LEÇON.

DU RHUMATISME, DE LA SCIATIQUE ET DU LUMBAGO.

Rhumatisme articulaire. — Remarques générales sur le traitement de cette maladie.

— Importance considérable des sueurs du début. — Effets des applications mercurielles locales. — Le mercure et l'iodure de potassium dans la fièvre rhumatismale.

— Observations. — Rhumatisme chronique. — Difficultés du traitement.

Sciaticque et lumbago. — Traitement par les ventouses, par l'iodure de potassium. —

Observations. — Traitement de la sciaticque chronique.

MESSIEURS,

Je veux aujourd'hui vous dire quelques mots de cette affection rhumatismale des articulations à laquelle je donne le nom de *rhumatisme articulaire*. Il est des cas de rhumatisme fébrile, et vous en rencontrerez certainement dans votre pratique, dans lesquels, une fois apaisée la violence des premiers accidents, l'inflammation articulaire continue à se promener, pour ainsi dire, de jointure en jointure ; souvent même elle semble sur le point de céder définitivement la place, mais, c'est pour réparaître quelques heures plus tard. Vous croyez que votre malade touche à la guérison, et il est en réalité beaucoup mieux ; mais, à votre prochaine visite, vous constatez qu'une autre articulation est devenue douloureuse. Si les symptômes généraux aigus existent encore, vous ajoutez au traitement général une médication locale ; quelques médecins, le docteur Elliotson, par exemple, conseillent des applications froides sur la jointure douloureuse ; je n'approuve pas cette pratique, et je ne vous conseille pas d'y avoir recours. Le plus ordinairement vous ferez mettre des sangsues sur l'articulation malade, et vous donnerez le colchique à l'intérieur.

Ici une question se présente : devez-vous compter sur les sangsues dans tous les cas, et à toutes les périodes de la maladie ? A cette question je réponds sans hésiter par la négative ; il vient un moment où les vésicatoires sont de beaucoup préférables, et où il vous faut absolument recourir aux applications excitantes. Il en est exactement de même pour le traitement général ; vous mettez d'abord en œuvre la médication antiphlogistique, puis vous administrez les médicaments spécifiques, et en dernier lieu vous avez recours aux toniques. Au début, la sensibilité, la douleur locale et le gonflement dépendent d'une inflammation active ; ces accidents disparaissent rapidement sous l'influence des sangsues. Plus tard, les nouvelles poussées locales cèdent à un nombre moins considérable de sangsues ; enfin il arrive un moment où ce moyen n'agit plus du tout, tandis que les vésicatoires produisent un soulagement certain et presque immédiat ; de plus, et c'est ce qui explique la préférence que je leur accorde, ils ont le précieux avantage de ne pas affaiblir la partie malade. Je vous le dis donc avec une pleine et entière conviction, les vésicatoires sont tout-puissants pour apaiser les douleurs de ce genre, et ils sont indiqués dans bien des cas d'arthrite où on ne les a pas employés jusqu'ici.

Il est un autre point d'un intérêt tout pratique, sur lequel je désire appeler votre attention. Vous avez pu voir dans nos salles des cas de rhumatisme articulaire dans lesquels la douleur et la fièvre sont accompagnées, dès le début, de sueurs abondantes, et ces sueurs ne produisent aucun soulagement ; le pouls reste fréquent, la fièvre ne tombe pas, la douleur persiste avec toute sa violence : or c'est précisément dans ce cas-là que l'inflammation articulaire tend à produire dans les jointures des lésions permanentes. Soit dans ma pratique particulière, soit à l'hôpital des Incurables, j'ai constaté que la plupart des individus dont les membres sont restés roides ou déformés à la suite d'affections rhumatismales, avaient souffert pendant des années de cette arthrite accompagnée de sueurs. Chez un des pensionnaires de cet hospice, la maladie avait eu des suites vraiment curieuses. Au début, la sueur était générale et couvrait tout le corps ; au bout de quelque temps elle disparut des membres inférieurs comme s'ils eussent été incapables de fournir à une plus longue sécrétion ; l'épiderme s'exfolia alors, il devint sec et dur. Plus tard une nouvelle modification eut lieu, et les extrémités inférieures se couvrirent d'ichthyose. Le malade, dont l'état ne laissait plus aucune espérance, restait couché sur le dos ; il avait les jambes et les cuisses couvertes d'un épiderme corné et

résistant, mais sa poitrine et son visage étaient, comme précédemment, couverts de sueurs profuses (1).

Rappelez-vous donc, messieurs, que cette forme de rhumatisme expose plus que toute autre à une arthrite incurable. Ceux de vous qui suivent depuis longtemps mon service se souviennent peut-être d'un pauvre homme qui était dans la salle consacrée aux maladies chroniques. Il souffrait depuis des mois de cette cruelle affection ; couché dans un coin, il était pour tout le monde un objet de pitié, parce qu'on ne voyait pour lui aucune chance d'amélioration. Il est bon que vous le sachiez, le médecin peut très-aisément faire fausse route dans le traitement de cette maladie. Le pouls est fréquent, mais rarement fort, et il semble interdire les émissions sanguines. Ce sont elles cependant qui doivent faire la base de notre médication. Commencez avec prudence ; tirez d'abord cinq ou six onces de sang, et observez l'effet. Si le pouls reprend de la force, si la douleur et les sueurs diminuent, vous pouvez alors saigner plus hardiment ; la lancette est ici notre ancre de salut. Vous avez remarqué sans doute combien le malade qui est dans notre salle d'en haut s'est bien trouvé de la saignée, et combien son sang était couenneux. Peu après, les sueurs diminuaient notablement, et nous en avons complètement triomphé avec de petites doses de tartre stibié et d'opium. J'avais fait faire un mixture composée d'une demi-once (16 gram.) de solution d'émétique, une demi-drachme (2 gram.) de teinture d'opium dans 16 onces d'eau ; et l'on donna une demi-once de cette potion toutes les heures. Il serait difficile d'expliquer le fait, mais il n'en est pas moins vrai que vous arrêterez souvent les sueurs persistantes, surtout celles de la fièvre hectique, en faisant prendre le soir quelques grains de poudre de Dover.

Vous n'avez sans doute pas oublié ce malade sur lequel j'appelais votre attention ce matin, au moment de la visite. Ce pauvre homme, d'un âge déjà assez avancé, est atteint depuis plusieurs mois d'une

(1) Cullen avait dit, en parlant du rhumatisme articulaire aigu : « Cette maladie est communément accompagnée d'une sueur qui paraît de bonne heure ; mais il est rare qu'elle coule facilement ou qu'elle soit abondante, et qu'elle diminue les douleurs ou qu'elle soit critique. » Et à propos du rhumatisme chronique : « Il n'y a pas de rougeur sur les articulations douloureuses, elles sont froides et roides ; on ne peut facilement y exciter la sueur ; ou bien, pendant qu'une sueur abondante et visqueuse sort du reste du corps, les articulations douloureuses ne sont couvertes que d'une sueur visqueuse et épaisse. » (*Éléments de médecine pratique*, traduction de Bosquillon, tome I, p. 300 et 302.)

(Note du Trad.)

inflammation rhumatismale des articulations, qui se manifeste par de la douleur, de la roideur et du gonflement ; il existe probablement un léger épanchement dans les synoviales. Ces symptômes ont été compliqués dès le début de sueurs profuses continuelles et de diarrhée ; c'en était assez pour abattre les forces et miner la constitution : aussi cet homme devint-il pâle, amaigri et cachectique. Ces accidents ont été littéralement intraitables ; le malade a fait un long séjour à l'hôpital, il a été soumis à toute espèce de médication, sans obtenir aucun soulagement notable ; les articulations sont restées douloureuses, et elles ont perdu presque complètement leur mobilité : cet homme, à bout de forces, ne peut plus quitter le lit. En outre, le pouls conserve la même fréquence, et c'est toujours un signe défavorable ; le rhumatisme articulaire, qui est accompagné de sueurs abondantes et d'une excitation fébrile de longue durée, passe le plus ordinairement à l'état chronique ; il déjoue alors tous les efforts de la thérapeutique, et l'infortuné malade est estropié pour la vie.

Chez notre homme, nous avons déjà essayé sans succès un grand nombre de remèdes, et aujourd'hui l'état de sa constitution et la susceptibilité de ses organes digestifs réduisent à bien peu de chose les moyens d'action dont nous pouvons encore disposer. Il ne peut plus être question des médicaments altérants, et nous avons inutilement employé les applications locales les plus diverses. Dans cette occurrence, j'ai pensé que nous pouvions retirer quelque avantage des frictions mercurielles, si surtout nous prenions soin d'en seconder l'action en entourant les articulations d'une bande roulée. Fort heureusement nos prévisions se sont réalisées : dans l'espace de dix jours, le gonflement a considérablement diminué, la douleur a presque entièrement disparu, et les jointures ont repris quelque mobilité. Nous avons vu survenir la salivation ; mais, néanmoins, l'amélioration dépend ici de l'effet local exercé sur chaque articulation en particulier, bien plus que de la saturation de l'économie : et la preuve, c'est que cet homme avait déjà été soumis, sans aucun résultat favorable, à un traitement mercuriel interne.

Il y a donc ici, messieurs, un fait qui mérite d'être noté. Un malade présente une série d'inflammations locales sur lesquelles le mercure, donné jusqu'à salivation, n'a aucune prise ; nous essayons alors le même agent sous une autre forme, nous l'employons en frictions sur les parties affectées, et nous obtenons l'amélioration désirée. Voilà le fait, vous me demanderez peut-être de l'expliquer, je ne le puis ; mais

il me serait facile de vous citer des exemples analogues. Lisez, entre autres, le mémoire sur l'érysipèle qu'a publié M. M'Dowel, dans un des premiers numéros du *Dublin medical Journal* : vous verrez que, dans un grand nombre de cas, les frictions avec l'onguent mercuriel ont été plus utiles que l'administration des préparations hydrargyriques à l'intérieur.

D'un autre côté, lorsque la maladie résiste à la salivation mercurielle, j'ai vu se développer assez fréquemment une entérite ou une péritonite, et j'ai observé que ces accidents cèdent rapidement sous l'influence de frictions mercurielles pratiquées sur la paroi abdominale antérieure, préalablement dénudée par un vésicatoire.

Tout récemment, je voyais, avec sir Henry Marsh, un jeune homme atteint d'une fièvre lente ; il avait le pouls rapide mais faible, et il éprouvait une grande agitation. Vers le dixième jour, le ventre devenait excessivement douloureux ; en même temps, je voyais survenir une soif vive, de la diarrhée et les autres symptômes d'une phlegmasie de l'intestin et du péritoine. Ce jeune homme était d'une constitution délicate, et il avait compromis sa santé dans des travaux de cabinet. Il était donc incapable de supporter les émissions sanguines : l'affaiblissement qui avait succédé à l'application d'un petit nombre de sangsues nous l'avait assez prouvé. En présence de ces difficultés, nous avons fait couvrir le ventre d'un large vésicatoire, et nous avons fait panser avec l'onguent mercuriel la surface ainsi mise à nu. Bientôt le succès répondait à nos espérances ; les symptômes de péritonite et d'entérite disparaissaient, la fièvre tombait à son tour, et aujourd'hui ce jeune homme est en parfaite santé.

La même chose a lieu très-souvent dans la pleurésie : le mercure reste impuissant tant qu'il n'est pas employé à l'extérieur. Je pourrais vous citer aussi plusieurs cas d'inflammation franche du testicule, dans lesquels les onctions mercurielles m'ont donné les résultats les plus nets et les plus avantageux. Mais il serait superflu de multiplier les exemples ; j'en ai dit assez pour vous convaincre de l'utilité de cette pratique. A l'époque où je faisais mes études médicales, il était de mode de rejeter bien loin la doctrine de l'efficacité des applications mercurielles locales ; nos maîtres enseignaient, et cette proposition était pour eux un axiome, que le mercure, pour produire un effet quelconque, devait préalablement entrer dans l'organisme par l'intermédiaire des lymphatiques. Par conséquent nous disaient-ils, lorsque vous faites des onctions mercurielles sur l'hypochondre droit pour combattre une

affection hépatique, votre médicament, avant de pouvoir exercer son influence sur le foie, doit passer dans le canal thoracique, se mêler au sang et impressionner l'économie. Aussi, ajoutaient-ils encore, dans l'hépatite comme dans l'orchite, il est parfaitement inutile d'employer les frictions mercurielles, puisque le médicament doit accomplir sa route à travers l'organisme tout entier, avant de pouvoir agir sur l'un des organes en particulier.

Ce raisonnement n'est que spécieux ; il est contredit par les faits. Les preuves abondent pour démontrer l'efficacité des applications mercurielles locales, en dehors de toute modification générale de l'économie. Ne voyons-nous pas les bubons disparaître sous l'influence des frictions hydrargyriques, avant que les phénomènes de salivation aient eu le temps de se produire ? Ne voyons-nous pas les affections du larynx et du foie céder aux onctions mercurielles, quoiqu'il n'y ait pas de salivation ? Est-ce que la stomatite est la condition indispensable des heureux effets que nous obtenons au moyen de l'emplâtre ammoniac-mercuriel (1) ? L'action favorable des frictions dans l'érysipèle et dans l'orchite est-elle subordonnée à l'apparition des symptômes d'intoxication ? Quiconque étudiera cette question sans idée préconçue, arrivera à regarder comme insoutenable la doctrine qui enseigne que l'affection hydrargyrique générale est la condition *sine qua non* des effets locaux du mercure ; il est de toute évidence, au contraire, que les applications extérieures ont une action primitive et distincte, complètement indépendante de celle qu'exerce le métal sur la constitution tout entière (2).

(1) *Emplâtre de gomme ammoniacque hydrargyré.*

℥ Gomme ammoniacque.	1 livre = 375 grammes.
℞ Mercure.	3 onces = 96
Huile d'olive.	1 gros fluide = 2 gr,9
Soufre.	8 grains = 0 gr,48

Faites chauffer l'huile, ajoutez-y le soufre peu à peu, en remuant toujours avec une spatule, jusqu'à incorporation ; broyez ensuite avec le mercure, jusqu'à ce qu'on n'aperçoive plus de globules métalliques ; ajoutez peu à peu la gomme ammoniacque fondue et mêlez le tout. (*Pharm. de Londres.*)

(Note du TRAD.)

(2) Que les effets locaux du mercure puissent être obtenus sans intoxication générale, cela ne peut faire l'objet d'un doute ; mais il ne s'ensuit pas que les applications mercurielles extérieures aient une action primitive et distincte. Déjà Oesterlen et Voit ont montré qu'après les onctions mercurielles, on peut constater la présence du métal dans le sang et dans les organes excréteurs ; et Overbeck, dont la monographie est

Je dois ajouter que l'iodure de potassium est un adjuvant très-utile du mercure, dont il assure et complète les effets. Voici, du reste, quelle est ma pratique lorsque j'ai à traiter une fièvre arthritique ou rhumatismale. Je cherche d'abord à abattre la fièvre et à diminuer le mouvement phlegmasique qui a lieu vers les articulations, au moyen de la saignée et des sangsues ; puis j'administre le tartre stibié ou le nitrate de potasse, quelquefois même je les donne tous deux en même temps ; dans d'autres cas, après avoir employé la médication antiphlogistique générale et locale, j'apaise les douleurs articulaires par le moyen du colchique ou par les mercuriaux unis à l'opium : c'est alors que l'iodure de potassium trouve son indication ; il achève de faire disparaître la douleur, il dissipe le gonflement des jointures, et contribue ainsi puissamment à hâter la terminaison de la maladie, en même temps qu'il diminue les chances de la récurrence. Depuis que j'ai adopté cette méthode, je n'ai eu qu'à m'en louer, et j'entreprends avec beaucoup plus de confiance le traitement du rhumatisme : car je ne rencontre plus un seul de ces cas rebelles dans lesquels la maladie, devenue chronique, confine dans son lit le malheureux patient pendant des mois entiers. Vous avez pu voir que depuis quelque temps, quelle qu'ait été d'ailleurs la médication du début, je complète presque toujours le traitement du rhumatisme articulaire aigu en administrant l'iodure de potassium ;

une des plus complètes que nous possédions, est arrivé au même résultat, après avoir répété toutes ces expériences. Chez un chat qui avait été soumis pendant quatre jours à des frictions avec l'onguent gris, il a retrouvé du mercure dans les reins, dans le foie et dans le sang ; chez un chien qu'il avait frotté tous les jours pendant deux semaines avec une demi-drachme (2 gram.) d'onguent gris, le même auteur a constaté la présence de globules mercuriels dans les reins, dans le bassin, dans les excréments ; il y en avait aussi, mais en beaucoup moins grande quantité, dans le foie ; enfin il a trouvé un globule isolé dans le tissu musculaire du cœur, et un autre dans le cerveau. Mêmes résultats chez un moineau, qui mourut après deux onctions. Assurément, ajoute M. Overbeck, on ne dira pas qu'ici le mercure avait été introduit par la bouche. — Il paraît donc bien établi que les mercuriaux employés comme topiques sont absorbés de la même façon que lorsqu'on les fait prendre à l'intérieur ; d'ailleurs on n'a que trop souvent l'occasion de constater les accidents de l'hydrargyrose chez les individus qui ont été soumis aux frictions mercurielles, et je n'ai pas besoin de rappeler que la *Méthode thérapeutique* de Swediaur est basée sur ce fait.

Oesterlen, *Handbuch der Heilmittellehre*, 5^e édit., 1853.

K. Voit, *Physiologisch-chemische Untersuchungen*. Augsburg, 1857.

Overbeck, *Mercur und Syphilis*. Berlin, 1861.

(Note du TRAD.)

je commence par une dose de 10 grains (0^{er},60), et j'arrive rapidement à faire prendre 20 (1^{er},20) ou 30 grains (1^{er},80) trois fois par jour. Je donne ce sel dans une décoction de salsepareille, à laquelle il est bon d'ajouter un peu de morphine.

Nous avons eu dernièrement, dans nos salles, un cas de rhumatisme fébrile dont la marche a été très-curieuse. Le malade nous avait présenté d'abord de la fièvre et des phlegmasies articulaires; la fièvre était tombée sous l'influence d'un traitement convenable, et l'affection des jointures persistait seule. Soudain, la fièvre s'était rallumée, et un nouveau mouvement fluxionnaire s'était fait vers les articulations: cette fois-ci, nous étions venu à bout des deux ordres d'accidents. Mais une autre rechute survint, caractérisée par de la fièvre seulement, sans inflammation articulaire. Ce fait est extrêmement intéressant et mérite toute votre attention; il vient confirmer une idée que j'ai depuis longtemps, à savoir que la fièvre rhumatismale peut exister sans inflammation des jointures.

On dit généralement que la fièvre rhumatismale est caractérisée par la douleur, le gonflement et la rougeur des articulations; mais j'ai remarqué depuis fort longtemps que cette fièvre présente plusieurs autres signes distinctifs. Là, comme dans les autres espèces de fièvres, nous avons une augmentation de la température, une tendance aux sueurs, un pouls fréquent et dur; nous avons une urine qui, pâle d'abord, devient d'une couleur très-foncée; nous avons, enfin, un sang couenneux. Mais les fonctions sensoriales demeurent intactes; il n'y a pas de céphalalgie, et si les douleurs articulaires ne sont pas trop vives, le malade peut goûter quelque repos; la langue est chargée, mais souvent l'appétit reste bon; il n'y a pas de dégoût pour les aliments et pas de nausées. J'ai bien souvent observé ces particularités, mais c'est tout dernièrement que j'ai acquis la certitude de l'existence de cette fièvre spéciale, sans inflammation des articulations.

D'un autre côté, on sait parfaitement que l'arthrite peut exister sans fièvre: c'est la combinaison de ces deux affections bien distinctes, mais fréquemment associées, qui constitue la maladie à laquelle on donne le nom de fièvre rhumatismale. C'est là ce qui explique pourquoi nous devons attendre que la fièvre soit tombée, avant de donner les toniques. Comme je vous l'ai dit, nous commençons le traitement par les antiphlogistiques, puis nous administrons les médicaments spécifiques, tels que le mercure ou le colchique, et nous arrivons ensuite aux toniques.

Vous vous souvenez d'un homme du nom de Coghlan, qui est resté pendant quelque temps dans notre salle des maladies chroniques. Il y était entré le 16 décembre pour une arthrite, et il avait été soumis à diverses médications. Le jour de son arrivée, ce malade nous racontait qu'il avait été atteint déjà plusieurs fois de rhumatisme articulaire. Cette maladie est un des plus grands fléaux qui puissent frapper les ouvriers: non-seulement elle les prive de toutes leurs ressources en les retenant au lit pendant un temps trop long, mais fort souvent, hélas! elle les laisse estropiés pour le reste de leur vie; de plus, ces malheureux, que la nature de leurs travaux expose sans cesse à l'action des mêmes causes, sont sujets à des récidives qui finissent par amener des lésions articulaires incurables. Le jeune malade dont il est ici question présentait une association d'états morbides qu'il n'est pas rare de rencontrer chez les individus de la classe ouvrière; le froid avait agi à la fois sur la poitrine et sur les jointures, de sorte que l'arthrite était compliquée d'inflammation de la muqueuse bronchique.

Or, lorsque l'affection articulaire est très-violente, lorsqu'elle est accompagnée d'une fièvre intense, la bronchite ajoute beaucoup à la gravité de la maladie. Chaque accès de toux est la cause d'une nouvelle torture; chacune des secousses convulsives de la poitrine détermine dans les jointures une horrible douleur, qui met le patient à l'agonie. Les cas de ce genre sont souvent difficiles à traiter, même lorsque la maladie est récente, et que l'on a affaire à un malade d'une bonne constitution. Mais s'il s'agit d'un individu dont les forces ont déjà été abattues par plusieurs attaques, les difficultés sont bien autrement grandes, et elles exigent toute l'attention du médecin. Si le malade est pris pour la première fois, je regarde les deux affections comme étant de la même nature, et en conséquence j'institue un seul et même traitement dirigé à la fois contre l'arthrite et contre la bronchite: je pratique une saignée, je fais mettre des sangsues sur la poitrine et sur les articulations douloureuses; je donne le nitre et le tartre stibié à hautes doses. Il est bien entendu que cette médication n'est mise en usage que dans la période aiguë d'une première attaque, alors que les forces du malade sont encore intactes; mais s'il est affaibli déjà, ou si la maladie est devenue chronique, vous ne devez pas vous hasarder à donner l'émétique et le nitrate de potasse à doses élevées. En revanche, vous vous trouverez très-bien de l'usage du colchique, surtout s'il y a encore un peu de fièvre. Voici la formule dont je